



Fénelon
Œuvres

II

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES LE BRUN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FÉNELON

Œuvres

II

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES LE BRUN

nrf

GALLIMARD

LES AVENTURES
DE TÉLÉMAQUE

PREMIER LIVRE^a

Calypso¹ ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse². Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte³ ne résonnait^b plus de son chant⁴; les nymphes⁵ qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris⁶ dont un printemps éternel bordait son île⁷: mais ces beaux lieux^d, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste^c souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent^f elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes, et elle était sans cesse tournée^e vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux⁸. Tout à coup, elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable^b, un gouvernail, un mât, des cordages flottant sur la côte⁹; puisⁱ elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé; l'autre^l, quoique jeune, ressemblait^k à Ulysse¹⁰. Il avait sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Télémaque, fils^l de ce héros. Mais, quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous^m les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné: c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît¹¹; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils

d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et, sans faire semblant de savoir¹ qui il est : « D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. »

Elle tâchait de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage.

Télémaque lui^a répondit : « Ô vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse (quoique à vous voir on ne puisse^b vous prendre que pour une divinité²), seriez-vous^c insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ?

— Quel^d est donc votre père que vous cherchez ? reprit la déesse.

— Il se nomme Ulysse, dit Télémaque ; c'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant^e dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous^f les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope, sa femme, et moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance^g de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je ? peut-être qu'il est maintenant enseveli^h dans les profonds abîmes de la mer. Ayezⁱ pitié de nos malheurs, et, si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour^k sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque. »

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence³, ne pouvait rassasier ses yeux en le regardant ; et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : « Télémaque, nous vous apprendrons ce^l qui est arrivé à votre père. Mais l'histoire en est longue : il est temps de vous délasser de tous vos travaux⁴. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez ; vous serez ma consolation dans cette solitude ; et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir. »

Télémaque suivait la déesse environnée d'une foule de jeunes nymphes^m, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête⁵, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiraitⁿ l'éclat de sa beauté, la riche pourpre

de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment mais avec grâce¹, le feu qui sortait de ses yeux et la douceur qui tempérerait cette vivacité. Mentor^a, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso^b, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique², tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyait^c ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles³ et de coquilles ; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous côtés⁴. Les doux^d zéphyr^s conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur⁵. Des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal⁶ ; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée⁷. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or⁸, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois semblait couronner ces belles prairies et formait^e une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer⁹. Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un^f ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume et s'enfuyait au travers de¹⁰ la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline^g. De là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement^h irritée contre les rochers¹¹, où elle se brisait en gémissantⁱ, et élevant ses vagues comme des montagnes¹². D'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleux¹³ fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes¹⁴ jusques dans les nues. Les divers canaux qui formaient les îles^j semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avaient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés^{k15}. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues et dont la figure bizarre¹⁶ formait un horizon à souhait pour le plaisir

des yeux. Les montagnes voisines^a étaient couvertes de pampre vert, qui pendait en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée^b sous son fruit^c. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient^d la campagne et en faisaient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit^e : « Reposez-vous ; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez : ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. » En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes^f avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés^g, et elles^h y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtesⁱ. Télémaque, voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine^b fine, dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or³, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit^e d'un ton grave : « Est-ce^e donc là, ô Télémaque, les pensées^k qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez^l plutôt à soutenir la réputation de votre père et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement^m, comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire : la gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peineⁿ et fouler aux pieds les plaisirs^o. »

Télémaque répondit en soupirant : « Que les dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes^p d'une vie lâche et efféminée^q. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

— Craignez, repartit Mentor, qu'elle^r ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins affreux que^s les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse ; elle se promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle^t croit pouvoir tout et n'avoir

jamais rien à craindre ; elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui^a se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez^b le poison caché ; défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils. »

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendait. Les nymphes, avec leurs cheveux tressés¹ et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté². On^c n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans des filets ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse. Un^d vin plus doux que le nectar³ coulait des grands vases d'argent^c dans des tasses d'or couronnées de fleurs⁴. On^f apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet et que l'automne répand sur la terre. En même temps, quatre jeunes nymphes se mirent à chanter⁵. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les géants⁶, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène⁷, la course d'Atalante et d'Hippomène⁸, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or venues du jardin des Hespérides ; enfin la guerre⁸ de Troie fut aussi chantée⁹ ; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelait Leucothoé¹⁰, joignit les accords de sa lyre à ces douces voix. Quand^b Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues¹¹ donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso aperçut¹² qu'il ne pouvait manger et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes ; à l'instant on chanta le combat^c des Centaures avec les Lapithes¹³ et la descente d'Orphée^c aux Enfers pour en retirer Eurydice¹⁴. Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque et lui^c parla ainsi :

« Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec^m quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité, et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur que vous ; mais hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé longtemps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel¹⁵ ; mais l'aveugle passion de revoir sa misérable patrieⁿ lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu

pour revoir Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut^a me quitter : il partit ; et je fus vengée par la tempête : son vaisseau^b, après avoir été le jouet^c des vents, fut enseveli dans les ondes¹. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui : consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux et un royaume, qu'elle vous offre. »

La déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle ; elle raconta ses aventures dans la caverne du cyclope Polyphème² et chez Antiphates, roi des Lestrygons³ ; elle n'oublia pas ce qui lui était arrivé dans l'île de Circé, fille du Soleil⁴, ni les dangers qu'il avait courus entre Scylle et Charybde⁵. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avait excitée contre lui quand il partit d'auprès d'elle⁶. Elle voulut faire entendre qu'il était péri⁷ dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens⁸.

Télémaque^d, qui s'était d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso^c, reconnut enfin son^f artifice et la sagesse des conseils que Mentor venait de lui donner. Il répondit en peu de mots : « Ô déesse, pardonnez à ma douleur ; maintenant je^g ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment^h pleurer mon père ; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré. »

Calypso n'osa d'abord le presserⁱ davantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur et de s'attendrir pour Ulysse^f. Mais pour mieux connaître les moyens de toucher son cœur, elle lui^k demanda comment il avait fait naufrage et par quelles aventures il était sur ces côtes. « Le récit de mes malheurs, dit-il, serait trop long. — Non, non, répondit-elle : il me tarde de les savoir ; hâtez-vous de me les raconter^l. »

Elle le pressa longtemps. Enfin il ne put lui résister, et il parla ainsi :

« J'étais^m parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siège de Troie des nouvelles de mon pèreⁿ. Les amants^o de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ, j'avais pris soin de le leur cacher, connaissant leur perfidie^p. Nestor^q, que je vis à Pylos^r, ni Ménélas, qui me

reçut avec amitié dans Lacédémone¹, ne purent^a m'apprendre si mon père était encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile², où j'avais ouï dire que mon père avait été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposait à ce téméraire dessein. Il me représentait, d'un côté, les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes³, de l'autre, la flotte d'Énée et des Troyens, qui étaient sur ces côtes⁴. « Ces Troyens^b, disait-il, sont animés contre tous les Grecs ; mais surtout ils répandraient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuait-il, en Ithaque⁵. Peut-être que votre père, aimé des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais, si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. » Ces paroles étaient salutaires ; mais je n'étais pas assez prudent pour les écouter. Je n'écoutai que ma passion. Le sage^c Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenais contre ses conseils, et les dieux permirent que je fisse une faute qui devait servir à me corriger de ma présomption. »

Pendant qu'il parlait^d, Calypso regardait Mentor. Elle était étonnée^e. Elle croyait sentir en lui quelque chose de divin, mais elle ne pouvait démêler ses pensées confuses ; ainsi elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. « Continuez, dit-elle à Télémaque^f, et satisfaites ma curiosité. » Télémaque reprit ainsi :

« Nous eûmes assez longtemps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. À la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étaient les vaisseaux d'Énée^g. Ils n'étaient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai^h qu'à l'ordinaire. C'était lui qui m'encourageait. Je sentais qu'il m'inspirait une force invincible. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je

lui disais : “Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d’avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l’on n’a ni prévoyance de l’avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? Ô si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C’est vous, Mentor, que je croirai toujours.”

«Mentor, en souriant, me répondit^a : “Je n’ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez et qu’elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos désirs. Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter¹ dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais, quand on y est, il ne reste plus qu’à le mépriser. Soyez donc le digne fils d’Ulysse. Montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.” La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent ; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençait à s’éclaircir et où les Troyens, nous voyant de près, n’auraient pas manqué de nous reconnaître, il remarqua^b un de leurs vaisseaux presque semblable à celui des nôtres que la tempête avait écarté, et dont la poupe était couronnée de certaines fleurs² : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna^c à tous nos rameurs de se baisser le plus qu’ils pourraient le long de leurs bancs, pour n’être point reconnus des ennemis. En cet état^d, nous passâmes au milieu de leur flotte. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant des compagnons qu’ils avaient crus perdus^e. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d’aller assez longtemps avec eux. Enfin, nous demeurâmes un peu derrière, et, pendant que les vents impétueux les poussaient vers l’Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

«Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n’était guère moins funeste que la flotte qui nous faisait fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d’autres Troyens ennemis des Grecs. C’était là que régnait le vieux Aeste³, sorti de Troie. À peine^f fûmes-nous arri-

vés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau ; dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que^a Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins et d'où nous venions. Nous entrons^b dans la ville avec les mains^c liées derrière le dos, et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions grecs.

« On^d nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeait les peuples et se préparait à un grand sacrifice. Il nous demande d'un ton^e sévère quel est notre pays et le sujet^f de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : « Nous venons des côtes de la grande Hespérie¹, et notre patrie n'est pas loin de là. » Ainsi il évita de dire que nous étions grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage^g, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : « Ô roi, faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse^h, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers. Si je ne puis ni le trouverⁱ, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi^j la vie que je ne saurais supporter. » À peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému² s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avaient renversé la ville de Troie. « Ô fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes³ de tant^k de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte⁴. Vous et celui qui vous mène, vous périrez. » En même temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise⁵. « Leur sang, disait-il, sera agréable à l'ombre de ce héros. Énée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avait de plus cher au monde. » Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus^l qu'à nous immoler. Déjà on nous menait sur le tombeau d'Anchise, on y avait dressé deux autels, où le feu sacré était allumé. Le glaive^m qui devait

nous percer était devant nos yeux ; on nous avait couronnés de fleurs¹, et nulle compassion ne pouvait garantir notre vie. C'était fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler^a au roi. Il lui dit : « Ô Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des dieux me fait connaître qu'avant que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui^b viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir². Mettez vos peuples sous les armes et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles^c les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours. Si^d, au contraire, elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas^e ôter la vie à ceux de qui on la tient. »

« Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun^f homme. « Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont^g accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes^h les prospérités. » En même temps, il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants, les larmes aux yeux, qui se retiraient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant lesⁱ gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'était³, de toutes parts, des cris confus de gens qui^j se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couraient sans savoir où tendaient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur, qui avait fait une fautive prédiction pour sauver sa vie.

« Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur^k le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière. Puis on aperçut⁴ une troupe innombrable de barbares armés. C'étaient les

Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes et sur le sommet d'Acratas, où règne un hiver que les zéphyrus n'ont jamais adouci¹. Ceux qui^a avaient méprisé la sage prédiction de Mentor^b perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : « J'oublie que vous êtes des Grecs : nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver. Je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils. Hâtez-vous^d de nous secourir. »

« Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne² les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance, il range les soldats d'Aceste. Il marche à leur tête et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut, dans sa vieillesse, le suivre que de loin. Je le suis de plus près ; mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait^c, dans le combat, à l'immortelle égide³. La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable^e à un lion de Numidie⁴ que^s la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage^b dans le sang, et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient tremblants, pour se dérober à sa fureur.

« Ces Barbares, qui^f espéraient de⁵ surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés⁶. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai⁴ le fils du roi de ce peuple ennemi. Il était de mon âge, mais il était plus grand que moi, car ce peuple venait d'une race de géants qui étaient de la même origine que les Cyclopes⁷. Il méprisait un ennemi aussi foible que moi. Mais, sans m'étonner⁸ de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai^f ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa^m m'écraser. Dans sa chute, le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je prisⁿ ses dépouilles, et je revins à Aceste avec les armes du mort que j'avais enlevées. Mentor^o, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces et poussa les fuyards jusques dans les forêts.

« Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste, touché de reconnaissance, nous^p avertit qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Énée revenaient en Sicile⁹ : il nous en

donna un pour retourner en^a notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait. Mais il^b ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde¹, n'avaient rien à craindre et qui devaient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auraient laissés à Ithaque². Mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers. »

SECOND LIVRE

« Les Tyriens, par^b leur fierté, avaient irrité contre eux le grand roi Sésostris, qui régnait en^c Égypte, et qui avait conquis tant de royaumes¹. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avaient^d enflé le cœur de ces peuples². Ils avaient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avait imposé en revenant de ses conquêtes, et ils avaient fourni des troupes à son frère, qui avait voulu, à son retour, le massacrer au milieu^e des réjouissances d'un grand festin³. Sésostris⁴ avait résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers^f. Ses vaisseaux allaient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre semblaient fuir derrière nous et se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Égyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens^g les reconnurent et voulurent s'en éloigner, mais il n'était plus temps. Leurs voiles étaient meilleures que les nôtres; le vent les favorisait; leurs rameurs étaient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent et nous emmènent prisonniers en Égypte. En vain je leur représentai que je n'étais pas^h phénicien. À peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquaient, et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise⁵. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la

côte d'Égypte, presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No ; de là nous remontons le Nil jusques à Memphis¹.

« Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux^r auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux². Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement^d situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui^r étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein³, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes^r et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

« “Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! Il est dans l'abondance ; il vit heureux, et aime celui à qui^s il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il, ô Télémaque, que vous devez régner et faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père⁴. Aimez vos peuples comme vos enfants⁴ ; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon^r roi qui leur a fait ces riches présents. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être ; mais ils sont haïs, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets que leurs sujets n'ont à craindre d'eux⁵.”

« Je répondais à Mentor : “Hélas ! il n'est pas question de songer^r aux maximes suivant lesquelles⁴ on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous. Nous ne reverrons jamais ni notre patrie^r, ni Pénélope, et, quand même Ulysse retournerait plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir^m, jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons⁶, mon cher Mentor ; nulle autre pensée ne nous est plus permise, mourons, puisque les dieux n'ont aucune pitié de nous.”

« En parlant ainsi⁷, de profonds soupirs entrecoupaient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre, dès qu'ils étaient arrivés.

« “Indigne fils du sage Ulysse, s'écriait-il, quoi donc

RÉFLEXIONS SUR LA GRAMMAIRE, LA RHÉTORIQUE,
LA POÉTIQUE ET L'HISTOIRE [LETTRE À L'ACADÉMIE]

<i>Notice</i>	1723
<i>Note sur le texte</i>	1729
<i>Bibliographie</i>	1730
<i>Notes et variantes</i>	1731
<i>Notes et variantes des Appendices</i>	1764
<i>Index des noms</i>	1769
<i>Index des matières</i>	1795

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

RÉFUTATION DU SYSTÈME
DU PÈRE MALEBRANCHE
SUR LA NATURE ET LA GRÂCE

DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE DE DIEU

EXTRAIT D'UNE LETTRE AU PÈRE LAMY
SUR LA RÉFUTATION DE SPINOZA

LETTRES SUR DIVERS SUJETS
CONCERNANT LA RELIGION ET LA MÉTAPHYSIQUE

LA NATURE DE L'HOMME EXPLIQUÉE
PAR LES SIMPLES NOTIONS DE L'ÊTRE EN GÉNÉRAL

OPUSCULES THÉOLOGIQUES

INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

DISCOURS PRONONCÉ AU SACRE
DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE

EXAMEN DE CONSCIENCE
SUR LES DEVOIRS DE LA ROYAUTÉ

MÉMOIRES POLITIQUES

AVIS À UNE DAME DE QUALITÉ
SUR L'ÉDUCATION DE MADEMOISELLE SA FILLE

RÉFLEXIONS SUR LA GRAMMAIRE,
LA RHÉTORIQUE, LA POÉTIQUE ET L'HISTOIRE
[LETTRE À L'ACADÉMIE]

Appendices

Introduction

Notices, notes et variantes

Index

par Jacques Le Brun